

**Martyn J. Lee, Consumer culture reborn, London, Routledge, 1993, 190p.**

recension rédigée par [Emmanuel Belin](#)

L'analyse de cette expérience basique de la société contemporaine qu'est la consommation de marchandises s'est longtemps cantonnée à sa dénonciation comme forme aliénée du rapport au monde. Au cours des années 80, cette approche a été remplacée par une autre, qui insiste sur le potentiel émancipatoire de la consommation, tant comme source de plaisir que de construction identitaire. L'objectif que poursuit M. Lee dans cet ouvrage est de dépasser cette dichotomie par une analyse approfondie de cette catégorie "marchandise" telle qu'elle se présente aujourd'hui. La conception marxiste de la marchandise, rappelle-t-il, repose sur une critique de l'opacification par l'objet-marchandise des conditions sociales de sa production. Cette séparation laisse la marchandise vierge de toute signification référée au monde de la production, de sorte qu'elle se prête facilement à une sémantisation sur le plan symbolique, c'est-à-dire dans les sphères de la consommation. Or, il semble bien que l'usage fait des biens de consommation puisse être une activité socialement créatrice, de sorte qu'il importe de considérer la marchandise à la fois sous ses deux aspects. Il existe, indique-t-il, toute une économie des biens symboliques, qui ne repose pas seulement sur la manipulation des désirs par les industries culturelles ou la publicité, mais également sur des dynamiques de différenciation telles que les décrit Bourdieu. Les marchandises sont donc à la fois expression d'une idéologie commerciale et instruments utilisés dans des formes relativement autonomes d'expression culturelle. Cette dualité est au centre des cultural studies britanniques, dont l'intuition de base (le texte comme lieu de négociation entre des contraintes imposées par la production et des facultés créatrices imputées à la lecture) a malheureusement été peu reprise dans l'étude de la consommation (marchandise comme texte, sujet à des subversions par le sujet qui la consomme).

C'est dans le concept régulationniste de régime d'accumulation (Aglietta) que Lee trouve l'instrument de conciliation entre ces deux pôles. Un régime d'accumulation est une configuration sociale telle que peut se produire exponentiellement une accumulation de valeur. Ce concept dépasse le concept marxiste de mode de production, dans le sens où il intègre les formes sociales de la consommation comme éléments intrinsèques du système. Deux grands régimes d'accumulation sont ensuite étudiés : le régime fordiste, qui s'est mis en place depuis le début du siècle, et un hypothétique régime post-fordiste dont certains éléments apparaissent. Pour faire simple, disons que le fordisme articulait la production taylorisée de biens standardisés à une consommation de masse essentiellement axée sur la réalisation de leur valeur d'usage, le tout dans un contexte où l'État-providence assurait à la fois la stabilité de l'environnement et son acceptabilité morale. Ce compromis fordiste reposait, affirment les régulationnistes dans une optique proche de celle de l'école de Francfort, sur la mise en place d'institutions sociales destinées à impliquer les individus dans le cycle production-consommation, notamment en développant une sorte d'ascèse consumériste caractéristique. Les contradictions liées à une suraccumulation au sein de cette solution fordiste engendreront la surrection d'un nouveau compromis, fondé d'une part sur une flexibilisation des conditions de production, et d'autre part sur une déstandardisation des biens de consommation débouchant sur une segmentation extrême des marchés. Lee tente alors de comprendre ce que signifie cette transformation du rôle du capital sur le plan culturel, particulièrement en saisissant les liens entre ce régime d'accumulation post-fordiste et le postmodernisme tant artistique que culturel. Cette étude ne doit pas, précise Lee, retomber dans le schéma unidirectionnel marxiste qui fait des superstructures des effets secondaires de l'infrastructure. Pour éviter ce piège, il utilise à nouveau Bourdieu, indiquant en quoi la culture postmoderne peut se comprendre comme le

produit d'une classe moyenne placée dans une situation telle qu'elle n'a que ce type de rapport à la culture pour prétendre à une légitimité qu'elle cherche. Dans ce "bluff" culturel, la marchandise apparaît comme un bien particulièrement approprié, puisqu'elle gomme par sa nature toute inscription dans un univers symbolique préalable. La boucle est donc bouclée pour un régime post-fordiste : nouveaux modes de production, nouvelles positions sur le marché de la légitimité symbolique, nouvelles formes de légitimité allant dans le sens des modes de production. Certes, il est prématuré de prédire dès aujourd'hui l'avènement du post-fordisme. On peut néanmoins le poser comme une forme potentiellement stable en voie d'installation.